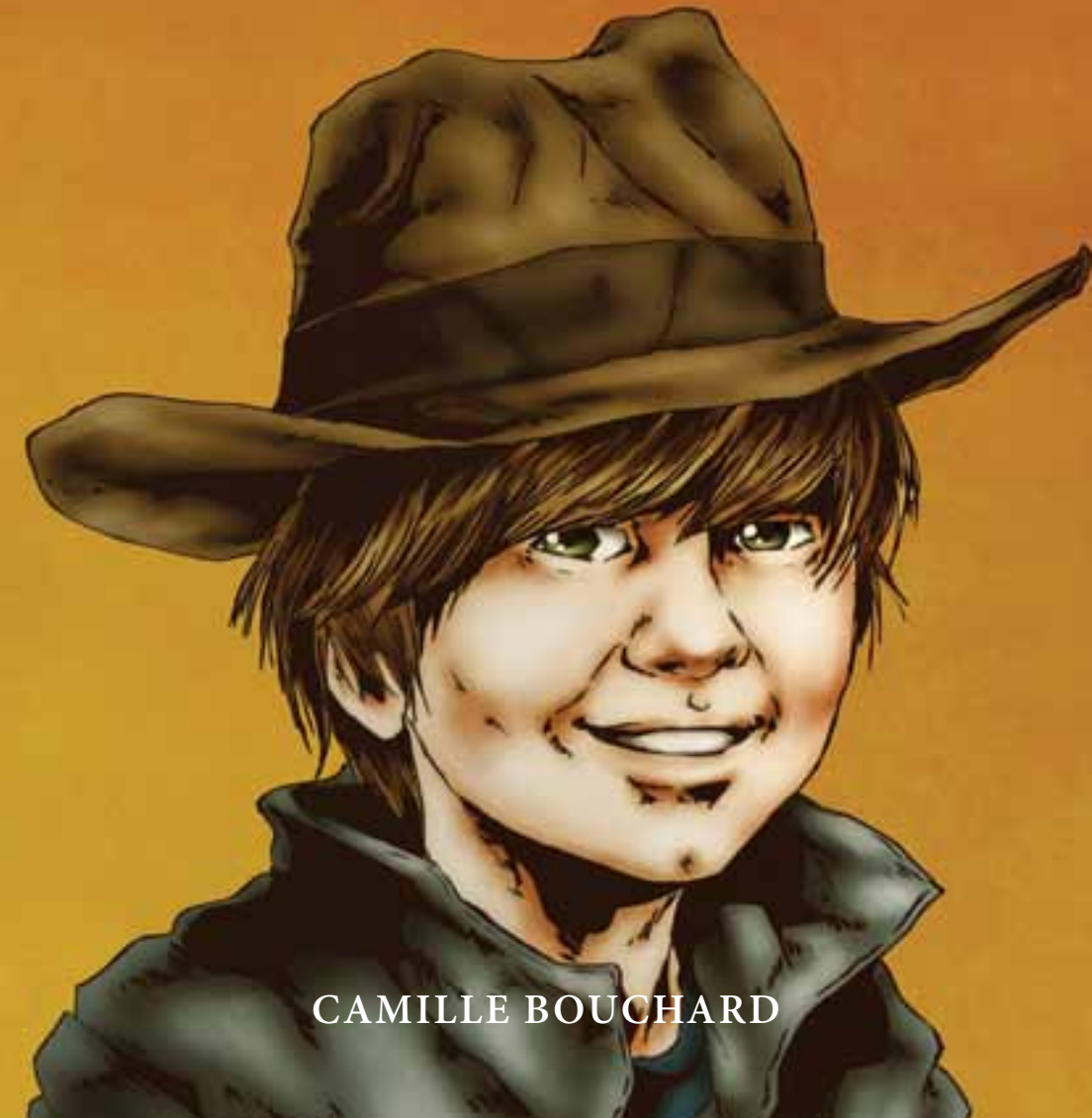
grand roman

DOMINIQUE ET COMPAGNIE

NICOLAS MÉRIC

Furie à la Baie-James

Fusillade au Texas



CAMILLE BOUCHARD

Camille Bouchard

NICOLAS MÉRIC

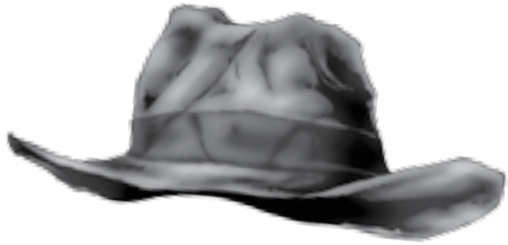
Furie à la Baie-James
Fusillade au Texas

Dominique et compagnie

Grand roman Dominique et compagnie

NICOLAS MÉRIC

Furie à la Baie-James
Fusillade au Texas



Camille Bouchard

À Emily
qui beaucoup lit.

Je m'appelle Nicolas; j'ai onze ans et je suis québécois. Malgré mon jeune âge, j'ai beaucoup voyagé. Au cours des deux dernières années, mon père et ma mère avaient entrepris de faire le tour du monde. Bien sûr, je les ai accompagnés.

Mon père est ingénieur et travaille pour une firme importante. On lui a offert des contrats ici et là au cours de notre périple. Maintenant que cette aventure est terminée, que nous sommes revenus au Québec, j'ai cru que nous retrouverions un peu de tranquillité. Une vie plus stable et paisible.
C'était mal connaître mes parents.

À peine avons-nous regagné le Québec que papa et maman se sont procuré un véhicule récréatif, un VR, comme nous disons plus couramment. C'est une habitation sur roues. Nous voilà de nouveau sur les routes! Sur celles de l'Amérique, cette fois. Puisque notre VR est une maison qui se déplace et qu'il nous transporte avec tous nos biens sur son dos, nous l'appelons «Matamata».
C'est le nom d'une tortue vivant en Amérique du Sud.

Comme les anciens explorateurs, j'ai décidé de tenir un carnet de voyage. L'électricité étant rationnée dans Matamata, je néglige alors l'ordinateur portable pour favoriser le crayon et le papier.

Et maintenant: «À l'aventure!»

Le soleil se lève drôlement tôt à la Baie-James. À 4 h 40 du matin, déjà, je suis réveillé par les premiers rayons qui entrent par le large pare-brise de Matamata. Comme le soleil se couche à 21 h 40, et que le crépuscule dure plus d'une heure, ça ne laisse pas grand temps aux étoiles pour briller. L'hiver, toutefois, c'est l'inverse. On nous a raconté que, à Noël, le soleil se lève à 8 h 30 et se couche à 15 h 50.

Furie à la Baie-James

1

LES DEUX CRIS

Les arbres ne sont pas très hauts, ici. On se croirait dans certaines zones arides d'Afrique. Sauf qu'il y fait pas mal moins chaud. Papa dit que, dans les deux cas, c'est dû au climat extrême. En tout cas, dans le nord du Québec, ce n'est certainement pas à cause du soleil trop fort.

Nous sommes à Chisasibi, le village amérindien le plus au nord du Québec. Je veux dire, le plus au Nord… et accessible *par la route.* Nous nous trouvons près des berges de la rivière La Grande où ont été érigés les fameux barrages LG-1, LG-2, et autres centrales d'Hydro-Québec.

À une dizaine de kilomètres seulement un peu plus à l'ouest, s'étendent les eaux de la Baie-James.

Ici, on côtoie les Cris. Pas des hurlements, mais bien des autochtones de la nation crie.

— Nicolas, lance maman, va vérifier si les feux de freinage sont allumés à l'arrière, s'il te plaît.

Étant donné que mon père est resté à travailler à Radisson, une ville à une heure d'ici, c'est moi qui ai la responsabilité d'aider ma mère à s'assurer de la bonne marche de Matamata. Et comme nous nous apprêtons à reprendre la route pour visiter les environs, nous vérifions s'il n'y a pas de feux ou de fusibles brûlés.

Je longe le véhicule. Au moment de contourner le pare-chocs arrière, je manque de me heurter à un garçon de mon âge. Ce dernier est en compagnie d'un autre garçon, plus vieux – au moins quinze ans –, et parle avec tant d'animation qu'il ne remarque pas ma présence.

— Oh, excuse-moi, dit-il en anglais. Je ne t'avais pas vu.

— Ce n'est pas grave, que je réponds dans cette même langue. Je m'appelle Nicolas.

— Moi, je m'appelle Kaneonuskatew. Voici mon grand frère Muscowequan.

En dépit de leur prénom imprononçable, j'ai bien compris qu'ils sont amérindiens. Ils arborent un teint cuivré, des yeux vaguement bridés, des cheveux noirs et des traits tout en rondeurs.

— Ça me fait plaisir de vous connaître Kano… Kanou… euh… Mouquan…

Les deux frères se mettent à rire, ce qui les rend encore plus sympathiques. Ils sont vêtus de gros chandails de laine colorée et portent une casquette renfoncée jusqu'aux yeux. Il faut dire que, en dépit d'un vif soleil, il ne fait pas très chaud au Nord en cette fin de printemps. Moi-même, j'ai revêtu une veste doublée et renfoncé mon chapeau profondément sur mon crâne.

Chacun des Amérindiens porte sur ses épaules un grand sac à dos rempli à craquer.

— Nicolas, commence le plus vieux des deux garçons, je crois que ce sera plus facile pour toi de nous appeler Kané et Musco.

— Je crois aussi, que je réplique en riant à mon tour.

— Eh bien, eh bien ! Que se passe-t-il ici ?

C'est ma mère qui s'avance près de nous. Elle devait se demander pourquoi je tarde tant à vérifier les feux de freinage. Je lui réponds en anglais afin que les deux garçons puissent comprendre.

— Ah, maman ! Voici… euh… Kané et… Musco.

— Bonjour, les garçons. Où allez-vous ainsi avec vos gros sacs à dos ?

— On arrive de Témiscaming où nous étions en visite chez notre grande sœur, répond Musco, le plus vieux des deux. On se rend à l'île de Fort George.

— Fort George ? s'étonne maman. Où est-ce ?

De son index, Musco désigne l'ouest, par-delà les bâtiments municipaux de Chisasibi.

— Juste avant que la rivière se jette dans la Baie-James. C'est là que demeurent nos parents.

— Hum, ça fait une dizaine de kilomètres environ, évalue maman. Et vous voyagez comment ?

Kané hausse les épaules et répond avant son grand frère.

— On a pris un bus jusqu'à Matagami, puis on a fait de l'autostop.

Ma mère me regarde.

— Nous qui voulions justement voir les eaux de la Baie-James. Ça te dirait d'aller à l'île de Fort George ? demande-t-elle.

— Bien sûr ! que je lance sans hésiter.

— Vous aimeriez monter à bord ? s'informe-t-elle ensuite aux deux Amérindiens.

Musco regarde Matamata avec envie, puis, comme s'il se ravisait, pince les lèvres.

— Ça va secouer, madame, répond-il sans quitter le véhicule des yeux. La route qui mène au bac reliant l'île n'est pas asphaltée.

Maman fait une moue qui signifie l'indifférence.

— Eh bien, on roulera lentement, c'est tout.

Elle désigne la porte du véhicule.

— Allez, installez-vous vite à l'intérieur. Dès que Nicolas aura terminé de vérifier le bon fonctionnement des feux, ce sera le départ.

Il nous faut une demi-heure pour rouler les 10 km de gravier menant au débarcadère où se trouve le bac. Des outardes, récemment arrivées de leur périple dans le Sud, passent au-dessus de nous en criant. On les entend malgré les vitres fermées.

Le paysage est composé principalement de végétations basses et de tourbières. Il y a une véritable forêt d'arbres au tronc calciné. Je demande :

— Il y a eu un feu, ici ?

— Oui, confirme Kané. Mais il y a longtemps. Nous n'étions pas nés, mon frère et moi. Ici, avec le climat, la nature tarde à se régénérer.

— Voilà où il faut descendre, annonce enfin Musco lorsque nous arrivons sur un large stationnement de terre.

— Et voilà le quai, ajoute Kané. Le bac qui traverse les voitures et les gens sur l'autre rive y est amarré. Il est assez grand pour transporter votre véhicule sur l'île de Fort George, mais, de l'autre côté, vous ne trouverez pas de routes adéquates.

— Dommage, soupire maman. J'aurais bien aimé visiter votre village.

— Vous pouvez sans crainte laisser votre… votre maison à moteur ici, dit Kané en me prenant par les épaules. Venez avec nous. Nos parents seront ravis de vous accueillir.

— C'est vrai, quoi, approuve Musco. Après tout, vous nous avez rendu service. À notre tour de vous faire plaisir.

2

L'ÎLE DE FORT GEORGE

Le bac est une plate-forme qui ressemble à un radeau. Avec mon appareil numérique, je prends quelques photos de la rivière, du quai, des outardes dans le ciel... Mais avec le mouvement, je ne suis pas certain d'avoir bien cadré. Je m'en assurerai plus tard quand je pourrai utiliser l'ordinateur...

En traversant la rivière La Grande pour atteindre l'île de Fort George, nous voyons passer quelques morceaux de glace tourbillonnant dans les courants.

— Je croyais en apercevoir davantage en cette saison, fait remarquer maman.

— Vous avez bien raison, répond Musco. Depuis quelques années, l'eau de la rivière ne gèle plus autant

qu'autrefois, même en plein hiver. Ce qui fait que les animaux circulent difficilement d'une rive à l'autre.

— Est-ce dû au réchauffement climatique ?

Musco a un petit haussement d'épaules.

— C'est ce qu'affirment mes parents, oui.

Après avoir abordé la rive de l'île, nous jetons un dernier regard à Matamata. Nous ne sommes pas si éloignés et nous le distinguons facilement sur le stationnement de l'autre berge. Une fois descendus à terre, Kané et Musco discutent avec un homme. C'est un villageois qu'ils connaissent et qui est venu chercher un paquet arrivé par le bac. Celui-ci accepte de nous transporter dans la boîte de sa camionnette jusqu'au village, au centre de l'île.

— Voici Fort George, lance Musco au moment où le véhicule s'immobilise pour nous permettre de descendre.

Nous sautons tous à terre.

L'agglomération est composée de maisons sommaires construites en simple contreplaqué. Elles apparaissent ici et là, disséminées dans un espace vague qui tient lieu de village. Pas de rues comme telles, pas de poteaux, pas d'électricité… et, en guise de sanitaires, des abris à l'écart des bâtiments.

Entre les maisons, çà et là, se découpent des tipis fabriqués de toiles blanches, orange ou bleues. De leur sommet pointe l'entrelacs de pieux formant le cône typique de leur structure.

— *Wachiya ! Wachiya !* (« Bienvenue ! »)

Les parents de Musco et Kané apparaissent sur le seuil d'une maison des plus rudimentaires, et nous accueillent avec un bonheur évident. On croirait qu'ils sont aussi contents de retrouver leurs enfants que de recevoir des invités.

— Merci d'avoir conduit nos garçons jusqu'au bac, dit la mère en présentant un sourire à trois dents seulement.

Elle ne me paraît plus très jeune pour avoir un fils de mon âge, mais c'est toujours difficile d'estimer ce genre de choses. En tout cas, si son visage est ridé, elle semble très en forme et se déplace avec grâce et souplesse.

— Vous pouvez rester dans le tipi le temps qu'il vous plaira, ajoute le père avec un accent prononcé. Vous êtes chez vous.

— M… merci, balbutie maman, ravie de recevoir tant d'égards.

— Excusez-nous de vous abandonner aussi vite, mais nous allions justement partir à l'autre extrémité

de l'île pour aider un cousin à monter la charpente de sa nouvelle maison. Mais installez-vous, nous serons de retour pour le souper.

Et voilà les parents qui nous quittent déjà pour vaquer à leurs affaires. Heureusement, Kané et Musco restent avec nous pour nous servir d'hôtes.

C'est la première fois que j'ai l'occasion de me trouver à l'intérieur d'un tipi. Ça ressemble à une tente géante avec ces murs de toile qui nous encerclent. Le sol est recouvert de branches d'épineux et, au centre, s'élève un monticule de sable et de pierrailles où l'on peut faire du feu.

Je dépose mon sac d'un jour près de celui de maman.

— Cette nuit, on dormira ici, annonce-t-elle en désignant de la main un espace entre deux poteaux. Il me semble que le sol est moins incliné.

Je m'apprête à répliquer, mais Musco, dans l'ouverture de toile qui sert de porte, me devance. Il propose :

— Je peux vous apporter un petit matelas, madame, si vous le désirez.

— Oh ! C'est gentil, répond maman, mais ce ne sera pas nécessaire.

Kané s'avance vers moi et dit :

— Nicolas, regarde ce que j'ai rapporté du Témiscamingue.

Il me tend une sorte de caillou beigeâtre qui n'a rien de particulier. Pendant que je m'efforce de comprendre l'intérêt de sa trouvaille, derrière moi, j'entends maman qui s'adresse à Musco :

— Tes parents ne couchent pas ici, d'habitude ? Peut-être que nous accaparons leur chambre ?

Musco la rassure en riant :

— Mais non, madame. Mes parents et nous, nous dormons toujours dans la maison. Le tipi, c'est pour faire la cuisine et prendre les repas.

— Qu'a-t-il de particulier, ton caillou ? que je demande enfin à Kané.

— Regarde bien la forme, réplique mon ami cri. Tu ne remarques rien ?

— On dirait un coquillage.

Il étire un large sourire en ouvrant les bras.

— Tout à fait ! Il s'agit bien d'un coquillage…, mais d'un fossile. Quatre cent vingt millions d'années.

— Allons donc ! s'exclame ma mère en se penchant par-dessus mon épaule. Où as-tu trouvé ça ?

C'est plutôt Musco qui répond à la place de son jeune frère :

— Au Témiscamingue, notre sœur connaît plusieurs endroits où l'on peut tomber sur ces vestiges. La région est réputée pour ça.

— Je pense qu'on pourrait en trouver ici aussi, s'enthousiasme Kané en remettant le fossile dans ses poches, le long de la rivière.

— Mais non, cervelle de mulot ! Il n'y a pas de fossiles ici, réplique Musco en hochant la tête comme le font parfois les adultes devant ce qu'ils considèrent des enfantillages.

— Qu'est-ce que tu en sais ? rétorque Kané. Tu n'en as jamais cherchés. Viens avec moi, Nicolas. On va au vieux bateau.

Je m'apprête à emboîter le pas à mon ami, mais maman me retient en posant une main sur mon bras.

— Euh…, hésite-t-elle. C'est loin où vous allez comme ça ?

— Non, non, madame, répond encore Musco à la place de son frère. Ne vous en faites pas. C'est tout près. Ils seront revenus avant la noirceur.

Musco fronce les sourcils devant son cadet pour préciser :

— Pas vrai, frérot ?

— Mais oui ! réplique Kané en me saisissant par le bras pour m'entraîner avec lui. Oh, celui-là ! Il se prend pour mon père ou quoi ?

Saleté de maringouins ! Même s'il fait frais, dès que nous sommes au soleil et à l'abri du vent, ces bestioles apparaissent pour s'attaquer au moindre carré de peau dénudée. Moi qui déteste m'enduire de chasse-moustiques qui pue la citronnelle, je n'ai pas le choix. Enfin. Je ne me plaindrais pas pour si peu si je savais, à ce moment-là, l'horreur qui m'attend.

Au sommet d'une butte, où il a échoué pour quelque raison mystérieuse, s'élève un vieux navire si rouillé qu'on a l'impression qu'il va s'effriter rien qu'à le toucher. Un long mât pointe encore le ciel comme un dernier rappel de sa gloire passée.

— D'où sort-il, ce bateau ? que je demande tandis que nous empruntons un petit sentier boueux à côté.

— La berge de la rivière est tout près, dit Kané en faisant une moue. Je suppose qu'on l'a hissé ici voilà très très longtemps. Mes parents parlent souvent

de l'époque où la Compagnie de la Baie d'Hudson opérait dans les environs. Avant les barrages d'Hydro-Québec, bien sûr. C'était un de leurs navires de transport.

Sur la coque rouillée, le nom « Fort George » peut encore se lire.

— Tu entends ?

Kané vient de s'arrêter devant moi. Il présente une paume pour m'inviter à m'immobiliser à mon tour. Je demande :

— Quoi ?

— Écoute.

Dans les fourrés voisins, on perçoit un cri plaintif. Kané murmure autant pour moi que pour lui-même :

— Qu'est-ce que ça peut être ?

— On dirait un chiot qui se lamente.

Mon ami quitte le sentier en écartant les buissons avec ses mains. Je le vois tout à coup s'immobiliser.

— Ça alors ! s'exclame-t-il, les yeux ronds comme des soucoupes.